

H[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Pierre François Guyot Desfontaines

HISTOIRE DE D. JUAN DE PORTUGAL FILS DE D. PEDRE ET D'INES DE CASTRO.



A PARIS,
Chez Pissot, Quay des Augustins,
à la descente du Pont-neuf,
à la Croix d'Or.

M. DCCXXIV.
Avec Approbation & Privilege.





A MONSIEUR
DE P**.

MONSIEUR,

Je ne vous offre point le travail de mon esprit, ou le fruit de mes veilles, mais un nouvel effet qui m'appartient, & sur lequel je fonde quelque esperance. Si le Present que j'ai l'honneur de vous faire, vous

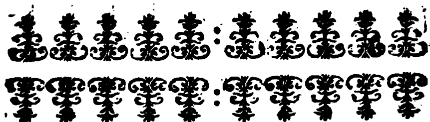
eſt un peu agréable, je commence déja à me ſçavoir bon gré de mon acquiſition & de mes avances, le Livre ne dût-il plaire qu'à vous ſeul. Mais quelle ſuppoſition? S'il eſt aſſez heureux pour meriter votre ſuffrage, peut-il ne pas meriter celui du Public? Vous ſçavez que perſonne n'eſt plus intereſſé à la fortune des Livres que le Libraire qui les debite. Je vous prie donc d'être favorable à celui-ci. Il eſt encore au berceau, pour ainſi dire, & l'on n'a point encore tiré ſon Horoſcope; c'eſt vous, MONSIEUR, *qui lui ſervirez de pere, de*

parain, de protecteur, & même, si vous voulez, d'Astrologue. Je connois peu de personnes qui puissent mieux que vous prédire le sort d'un Ouvrage. Il n'est pas aisé de dire la bonne avanture à un Auteur, qui se la dit toûjours à lui-même secretement, & qui ne croit point du tout aux autres Devins, excepté quand ils lui annoncent du succez & de la gloire. Pour moi j'ajoûterai toûjours, MONSIEUR, *beaucoup de foi à vos prédictions sur toute chose, & principalement par raport aux Livres qui entrent dans nos magasins, & qui ont*

ſouvent bien de la peine à en ſortir. J'ai l'honneur d'être avec un dévouëment ſincere, & une parfaite reconnoiſſance de toutes vos bontez,

MONSIEUR,

Votre très-humble
& très-obéïſſant
Serviteur PISSOT.



PREFACE.

C'Eſt un mauvais compliment pour un Lecteur, que de l'avertir d'abord que tout ce qu'il va lire eſt faux ; comme ont fait pluſieurs Auteurs de Romans, & entr'autres L'auteur *de la Princeſſe de Montpenſier*. Je me garderai bien d'un pareil début. Le reſpect naturel que nous avons pour la verité nous fait dédaigner ce qui s'offre à nous à décou-

vert ſous la figure du menſonge. On lit neanmoins avec plaiſir les bons Romans, les Poëmes épiques, & toutes les fables où il y a de l'eſprit & du gout. Pourquoy cela? C'eſt que ces écrits, quelques frivoles quils paroiſſent, contiennent quelques veritez hiſtoriques, & pluſieurs veritez morales, c'eſt que l'eſprit amuſé s'y délaſſe & s'y orne en même temps.

Cette eſtime que nous avons pour la verité, nous fait gouter tout ce qui lui

ressemble. Or rien ne porte plus l'image de la verité qu'un Roman bien écrit, & degagé de ce ridicule ornement du Poëme épique, qu'on appelle le merveilleux, & qu'on devroit plutôt appeller l'extravagant, & l'incroïable. Les bons Romans, qui sont des poëmes naturels, affranchis de la gêne des vers, plaisent toûjours par la vraisemblance, par l'imitation des mœurs, & par la politesse de l'expression.

Il y a de certains Ro-

mans, qu'on peut appeller Romans hiſtoriques, tels qu'eſt peut-être celui ci, & qui ont, ſi je l'oſe dire, quelque choſe de preferable à l'Hiſtoire. Ce ſont des Romans, dont le fond eſt exactement vrai, & eſt ſeulement embelli dans les circonſtances. L'Hiſtoire ſans fictions eſt ſouvent ſeche, & peu interreſſante; ſi on raconte les choſes précisement comme elles ſe ſont paſſées, on ennuye preſque toutes les femmes, & on dégoute auſſi beaucoup d'hom-

mes, qui par rapport aux livres ſont femmes, & ſe mettent peu en peine de la ſcience. Ces perſonnes ont beſoin de quelque attrait pour ſuivre une lecture, comme d'une ſituation nouvelle, d'une converſation paſſionnée, d'un portrait ingenieux, d'une morale fine : il faut même pour leur plaire, donner beaucoup plus à l'imagination qu'à la realité. Combien de gens n'ont appris l'Hiſtoire Grecque & Romaine qu'au Théatre ? Cette ſcience acquiſe

de cette façon eſt bien ſuperficielle, il eſt vrai, & eſt entierement deſtituée d'ordre & de principes; neanmoins comme les Tragedies d'ordinaire n'alterent point la ſubſtance des faits hiſtoriques, ou du moins ne les doivent point alterer, elles apprennent effectivement à la pluſpart du monde, l'Hiſtoire en general & même un peu en détail, ce qui leur ſuffit. Je dis que les tragedies ne doivent point alterer le fonds eſſentiel des faits hiſtoriques. Ce-

pendant nos beaux esprits modernes se mettent peu en peine de cette regle fondamentale, & se plaisent à defigurer toutes choses. On a reproché avec beaucoup de raison ce défaut à une Tragedie nouvelle. Tout le monde peut croire, sur la foi de cette Tragedie, que D. Pedre refusa dépouser Constance fille du Roy de Castille, parceque son cœur étoit épris d'Inès de Castro. Cependant ce sujet n'est point du tout historique, D. Pedre étoit veuf de

Conſtance lorſqu'il s'attacha à Inès; le fond de cette Tragedie eſt donc purement imaginaire; mais l'auteur ſeroit trop heureux, ſi c'étoit là le principal défaut de ſa piece.

L'élegant & ingenieux Auteur du Roman *de la Comteſſe de Vergi*, avoüe de bonne foy & très naïvement, qu'il n'a point voulu ſe rompre la tête dans une exacte obſervation de la chronologie. A la bonne heure. Mais il ajoute: *j'ai de gayeté de cœur renverſé l'ordre des temps, quoique je*

ſcache fort bien que ce fut Hugues I. qui tua ſa femme, & mourut à Clugny deux cens ans avant cet Eudes dont je parle dans mon Hiſtoire. J'avoüe que je n'ai pû gouter cette hardieſſe ; il faut, à mon gré, que le fond d'une Tragedie, d'un Poëme, d'un Roman, ſoit veritable.

Les reflexions precedentes ont été deſtinées, ſelon l'intention de l'auteur, à convier le Public non ſçavant de lire l'Hiſtoire qu'on lui donne icy. C'eſt preciſement une verité hiſtorique expoſée avec

netteté, habillée avec quelque goût & parée de circonstances capables de frapper & d'amuser. L'amour de la verité à rendu cet ouvrage un peu court.

L'Histoire de Pierre le Cruel Roi de Castille est un Episode vrai à la lettre & entierement conforme au recit de Mariana, & des autres Historiens d'Espagne. L'évenement a paru par lui-même assez singulier, assez fecond, assez interressant pour n'avoir pas besoin des secours de l'imagination.

Quoy

Quoy que j'aye dit tout ce que j'avois à dire au ſujet du livre que je donne au public, je prie encore le lecteur de ſouffrir que j'ajoûte icy quelques reflexions, qui ne regardent point l'Hiſtoire de D. Juan en particulier, mais que je ne trouverai peut-être jamais l'occaſion de placer ailleurs. Il eſt certain que nos Peres ont toûjours condamné la lecture de certains Romans. Les amours de Rhodanis & de Sinonides par Jamblique, celles de Leucippe & de

Clitophon par Achille Stace, les Ethiopiques d'Heliodore, enfin les Romans de Parthenius Nicenus, d'Athenagore, d'Eustate, & de Longus auteur des amours de Daphnis & de Cloë, ont autrefois été regardez comme des ouvrages frivoles & dangereux. Photius dans sa Bibliotheque, invective extrémement contre le Roman de Leucippe & de Clitophon; on y trouve en effet plusieurs choses assez licencieuses. Les Ethiopiques d'Heliodore, c'est-à-

dire, les amours de Théagene & de Cariclée furent autrefois très desaprouvées. Heliodore étoit Evêque de Tricca au quatriéme siecle. Les Evêques ses confreres jugeant que son livre pouvoit corrompre l'esprit de la jeunesse, d'autant plus qu'il étoit l'ouvrage d'un Evêque, s'assemblerent en synode, & proposerent à Heliodore, ou de supprimer & de condamner lui-même son Roman, ou de quitter son Evêché. Heliodore qui ne voyoit pas que son ouvra-

ge pût être nuisible, aima mieux renoncer à la dignité d'Evêque, qu'au titre d'auteur. Cependant les amours de Théagene & de Cariclée sont écrites avec beaucoup de sagesse; ce sont des leçons de vertu. Il est étonnant qu'Heliodore ait été si maltraité à ce sujet, ainsi que le rapporte Nicephore. Quoy qu'il en soit, c'est ce livre qui dans la suite à servi de modele à tous les autres livres de cette espece; tous les Romans du monde sont en quelque sorte

ſortis du mariage de Théagene & de Cariclée. Mais Heliodore n'eſt point le ſeul Evêque qui ait composé des Romans. On attribue *les faits de Charlemagne & de Roland* à l'Archevêque Turpin; je ne parlerai point du celebre Roman de *Telemaque*, né de la plume de M. de Cambrai. Ce ſeul exemple d'un des plus doctes & des plus pieux Prelats de l'Egliſe, montre clairement que tout Roman n'eſt pas condamnable, & qu'il eſt même très utile d'en compoſer &

d'en lire, pourvû que la pudeur y ſoit menagée, & qu'ils ne ſoient point *Hiſtoriæ peccare docentes*. Il y a cependant aujourd'hui des dévots plus auſteres que ſenſez, qui condamnent abſolument la lecture de tous les Romans en general, même de *Telemaque*. Cependant ces dévots ne font point difficulté de conſeiller ou au moins de permettre d'autres Romans réellement pernicieux, où la Religion eſt tournée en ridicule: & où le peuple qui les lit par

pieté, s'acoutume à regarder de même œil le mensonge & la verité, c'est-à-dire, à croire aussi fermement mille Histoires fabuleuses ou extravagantes, au sujet des Saints, que les faits les plus authentiques, sur lesquels notre Religion est appuyée.

J'avoüe que le nom de Roman est un peu decrié avec raison. Si on entend par ce terme, une Histoire amoureuse sans instruction, un détail d'intrigues & de galanteries criminel-

ſes ; je conviens qu'il ne faut point lire les Romans ; mais ſi par ce mot on entend des traits d'Hiſtoire aſſaiſonnez, ou de pures fictions également ingenieuſes & inſtructives, je ſoutiens que rien n'eſt plus capable de former l'eſprit des jeunes gens, & que c'eſt un amuſement honnête à tout âge. On eſt aujourd'hui bien revenu de cette morale ſophiſtique & pedanteſque, au ſujet du Théatre, accreditée d'abord par les raiſonnemens ſubtils de M. Nicole

Nicole; mais qui a été depuis pleinement refutée par une lettre du celebre Racine; laquelle est aujourd'hui entre les mains de tout le monde. Je voudrois bien voir un Docteur entreprendre de me persuader, que la Tragedie d'Inès de Castro, par exemple, est capable de gâter les mœurs, & vouloir me faire un cas de conscience de l'avoir lûe. Je sçais ce que les Critiques ont reproché à M.D.L.M. auteur de cette piéce, dans laquelle ils ont prétendu

trouver des obcenités; mais il est manifeste que ce reproche n'a pas été serieux de leur part: ce n'est pas le cœur que cette Tragedie est capable de corrompre; & pourvû qu'on ait déja le gout bien formé par la lecture de Corneille & de Racine, on peut lire les Tragedies de M. D. L. M. sans aucun danger. Mais je sens que cette matiere me conduit trop loin, & que j'aurois peut-être mieux fait de suprimer entierement ma Preface. Si elle ennuye le

lecteur, je m'en console; l'Histoire qui suit, lui en paroîtra plus agréable, & aura peut-être l'avantage d'avoir sçu dissiper l'ennuy. Elle est également galante & tragique; si sa brieveté est critiquée, je m'y attends, & je reponds d'avance que c'est la peur d'estre froid & languissant, qui m'a rendu précis & laconique.

APPROBATION.

J'AY lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre, *Histoire de D. Juan de Portugal*, & j'ai crû que cet Ouvrage exciteroit la curiosité du public qui vient de voir les avantures de D. Pedre & d'Ines de Castro. Fait à Paris ce 10. Septembre 1723. DANCHET.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maître des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT : Nôtre bien Amé Noël PISSOT, Libraire à Paris, Nous aïant

fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main un ouvrage qui a pour titre, *Histoire de D. Juan de Portugal, fils de D. Pedre, & d'Ines de Castro,* qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires: A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis, & permettons par ces presentes de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, forme, marge, caractere, conjointement ou séparément &, autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre, & débiter par tout nôtre Roïaume pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïssance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre,

faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cent livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts : à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Roïaume, & non ailleurs, en bon papier, & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de Copie à l'im-

pression dudit Livre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de nôtre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur FLEURIAU DARMENONVILLE, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans nôtre Biblioteque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Fleuriau Darmenonville : le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiment, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original.

éperdûment amoureux de la belle *Inès de Castro*, qui est aujourd'hui si célébre par le succès incroïable d'une Tragedie moderne. Ce Prince regna après son pere Alphonse, & fut surnommé *le Cruel* ou *le Justicier*. On remarque qu'il y avoit alors en Espagne trois Rois du même nom, & du même genie. Pierre *le Cruel*, Roy de Castille, Pierre *le Cruel*, Roy d'Arragon, & Pierre *le Cruel*, Roy de Portugal. Il falloit que la cruauté, fut

alors une eſpece de mode dans les Cours d'Eſpagne. C'étoit *le Ton du ſiecle.*

Quoyqu'il en ſoit, il ſemble que Pierre *le Cruel*, Roy de Portugal, merite fort peu le ſurnom odieux qu'on lui donne dans l'Hiſtoire. Il eſt vrai qu'il fut toûjours très-exact à faire rendre la Juſtice à ſes ſujets, & que le crime ne trouva jamais en lui d'indulgence. Mais y a-t-il en cela de la cruauté ? N'y en a-t-il pas au contraire à

laisser le vice impuni? On voit par là, & par beaucoup d'autres exemples, que l'histoire a quelquefois surnommé les Princes avec peu de fondement. (a) Tout le monde sçait que Philippe *Auguste* n'a été ainsi appellé que long-temps après sa mort. Un seul historien lui a donné ce surnom, & tous ceux qui l'ont suivi l'ont copié. Pour ce qui est de Pierre *le Cruel*, Roy de Portu-

(a) Alphonse XI Roy de Castille surnommé *le Juste*, a fait des actions d'injustice, & d'inhumanité.

gal, je croy qu'on eut mieux fait de le ſurnommer *le Vindicatif*. Car il n'étoit pas de l'humeur de Loüis XII. qui diſoit, *qu'un Roy de France ne vange point les injures d'un Duc d'Orleans*. Il fit mourir ſans pitié tous ceux qui ſous le regne de ſon pere avoient eu part à la mort de ſa chere *Inès*, & entre autres D. Alvare, & D. Covello. Il reconut alors, & legitima les enfans qu'il avoit eus d'elle, & il voulut qu'ils portaſſent le titre d'Infants de Por-

laisser le vice impuni? On voit par là, & par beaucoup d'autres exemples, que l'histoire a quelquefois surnommé les Princes avec peu de fondement. (a) Tout le monde sçait que Philippe *Auguste* n'a été ainsi appellé que long-temps après sa mort. Un seul historien lui a donné ce surnom, & tous ceux qui l'ont suivi l'ont copié. Pour ce qui est de Pierre *le Cruel*, Roy de Portu-

(a) Alphonse XI Roy de Castille surnommé *le Juste*, a fait des actions d'injustice, & d'inhumanité.

Juan. Celui-ci fut fait Grand-Maître des Chevaliers d'Anis, & monta dans la ſuite ſur le Thrône de Portugal.

Pierre mourut agé de 46. ans après en avoir regné dix avec beaucoup de gloire. * Il avoit fait des loix très ſeveres, ſur tout contre les friponeries des Procureurs & des Avocats, & contre les prevarications des Juges. Ces profeſſions étoient dèſlors fort ſuſpectes. Il puniſſoit auſſi

* Nouvelle Hiſtoire d'Eſpagne Tom. 3.

tugal. Il les declara en méme temps habiles à succeder à la Couronne: declaration qui fut confirmée au Tribunal de Lisbone sur le témoignage de l'Evéque de Guarda & d'Etienne Loüat, lesquels affirmerent par serment avoir été témoins du mariage de D. Pedre avec *Inès*. Ces enfans furent le Prince D. Juan dont j'écris l'histoire & le Prince D. Denys. Il avoit encore eu de Therese de Galice un fils naturel qu'on appella aussi D.

Juan. Celui-ci fut fait Grand-Maître des Chevaliers d'Anis, & monta dans la ſuite ſur le Thrône de Portugal.

Pierre mourut agé de 46. ans après en avoir regné dix avec beaucoup de gloire. * Il avoit fait des loix très ſeveres, ſur tout contre les friponeries des Procureurs & des Avocats, & contre les prevarications des Juges. Ces profeſſions étoient dèſlors fort ſuſpectes. Il puniſſoit auſſi

* Nouvelle Hiſtoire d'Eſpagne Tom. 3.

très rigoureusement les galanteries des gens d'Eglise, & on dit qu'il donna un jour un * soufflet à l'Evêque de Porto, qui passoit pour être amoureux d'une Dame de la Cour. La correction étoit un peu irreguliere, & je ne sçai si elle ne lui valut pas quelque excommunication. Ce Prince étoit d'ailleurs plein de bonté & extrêmement liberal à l'égard de ceux qui servoient bien l'Etat. Il mettoit dans ce rang les

* *Ibidem.*

ſçavans, & tous ceux qui cultivoient les belles Lettres.

Ferdinand qui étoit le fils aîné du Roy Pierre, & étoit né de Conſtance, ſucceda à ſon Pere, & monta ſur le Thrône de Portugal avec quelques vertus, & auſſi avec d'aſſez mauvaiſes qualitez. Il étoit extrêmement doux & affable; il aimoit ſes ſujets, qu'il craignoit de fouler, & ce qui eſt rare, il haïſſoit preſque autant les Impôts, que le Peuple les

déteste. Mais il étoit d'ailleurs foible & paresseux. On s'emparoit aisément de son esprit; il aimoit à être gouverné; le soin de son Etat étoit pour lui un fardeau penible. Il ne donnoit pas volontiers audience sur des affaires épineuses, il ne vouloit pas même en prendre connoissance. Il fuyoit tout ce qui pouvoit alterer son repos, comme si un Roy ne devoit pas toûjours par des soins continuels & par une forte application

payer en quelque ſorte le rang ſuprême où le Ciel l'a placé. Sous ſon regne les affaires ne finiſſoient point; parce qu'il ſe dechargeoit ſur des Miniſtres negligens du ſoin de les terminer, & pour lui il ne penſoit qu'à ſes plaiſirs & à ſes amours.

Ce Prince avoit atteint l'âge de vingt trois ans, & n'étoit point encore marié. Il étoit amoureux depuis quelques années de la Marquiſe d'Acunha, niéce du Comte de

Barcellos, son premier Ministre. Le Comte ambitieux qui eut bien voulu que sa niéce eut été veuve, & qui se flattoit peut-être de la voir bientôt delivrée de son mari, dont la constitution paroissoit foible, rejetta toûjours sous divers pretextes, les propositions de mariage qui furent faites de la part des Cours Etrangeres. Cependant le Roy devenoit de jour en jour plus épris d'Eleonor; c'étoit le nom de la Marquise, jeune, brune, très

piquante, d'une taille fine & deliée, grande & bien faite, ayant assez d'embonpoint, le coloris vif & naturel, & tous les traits du visage parfaitement reguliers. Ses yeux étoient naturellement un peu rudes, mais elle sçavoit les adoucir quand elle vouloit; ce qu'elle faisoit avec beaucoup d'art, changeant quelquefois tout à coup un regard dur & farouche dans le coup d'œil le plus doux & le plus tendre. Les Histo-

riens disent aussi qu'elle avoit beaucoup d'esprit, mais d'un esprit artificieux & mauvais, comme il paroîtra par la suite de cette Histoire.

D. Juan frere du Roy avoit un air digne du Thrône ; un visage majestueux, une démarche aisée. Il avoit l'esprit assez politique pour son âge ; on remarquoit seulement quelque chose de sombre dans ses yeux pleins de feu ; il parloit peu, mais tout ce qu'il disoit étoit pensé ; il pa-

roiſſoit reflechir toûjours. Son air froid & recueilli le faiſoit regarder par les Courtiſans, comme un homme un peu tenebreux; ils diſoient même qu'il avoit quelque choſe de funeſte dans la phyſionomie. Au fond ſon humeur étoit Portugaiſe, c'eſt-à-dire capricieuſe & ſuſceptible de mille ombrages.

Il aimoit éperdument une Demoiſelle de la premiere condition du Roïaume Marie apellée

de Soza, & il n'attendoit que le mariage du Roy ſon frere, pour le prier de conſentir qu'il l'épouſaſt. Mais autant qu'il avoit d'amour pour elle, autant avoit-il de haine pour la Marquiſe d'Acunha maitreſſe du Roy, & pour le Comte de Barcellos. Il prétendoit que l'un & l'autre donnoient au Roy de fort mauvais conſeils, qu'ils avoient une ambition pernicieuſe; & comme il ſe ſentoit du genie pour le gouvernement, il eut

voulu que l'oisif Ferdinand se fut reposé plutôt sur lui que sur le Comte du soin des affaires. Mais sa prudente & sage froideur luy faisoit dissimuler son mecontentement : il s'appliquoit même à retenir dans les bornes l'impetueux D. Denys son frere, qui s'emportoit souvent contre le Ministre, & qui croioit avoir perdu un jour quand il l'avoit passé sans dire quelque mal de la Marquise qu'il ne pouvoit souffrir. D. Juan

étoit plus moderé, il respectoit le Roy dans sa maitresse, qu'il menageoit jusqu'à l'affectation, & suivant un certain stile de Cour, comme il recevoit mille marques de respect de la part de Barcellos, qui étoit un rusé politique, il luy faisoit aussi fort bon visage. Tous deux neanmoins connoissoient les sentimens l'un de l'autre, & on peut dire qu'ils ne se trompoient point mutuellement.

Cependant tout le

Roïaume étoit informé que le Roy brûloit d'un amour violent pour la belle d'Acunha. Les gens de bien commençoient à en murmurer. Plusieurs courtisans même blâmoient la conduite de leur Maître. Car quoyque la Cour soit le séjour du vice, la vertu ne laisse pas d'y avoir ses partisans, surtout parmi les vieillards. Celui qui se scandalisa le plus des amours du Roy, quoique le dernier à s'en appercevoir, fut le

étoit plus moderé, il respectoit le Roy dans sa maitresse, qu'il menageoit jusqu'à l'affectation, & suivant un certain stile de Cour, comme il recevoit mille marques de respect de la part de Barcellos, qui étoit un rusé politique, il luy faisoit aussi fort bon visage. Tous deux neanmoins connoissoient les sentimens l'un de l'autre, & on peut dire qu'ils ne se trompoient point mutuellement.

Cependant tout le

Roïaume étoit informé que le Roy brûloit d'un amour violent pour la belle d'Acunha. Les gens de bien commençoient à en murmurer. Plusieurs courtiſans même blâmoient la conduite de leur Maître. Car quoyque la Cour ſoit le ſéjour du vice, la vertu ne laiſſe pas d'y avoir ſes partiſans, ſurtout parmi les vieillards. Celui qui ſe ſcandaliſa le plus des amours du Roy, quoique le dernier à s'en appercevoir, fut le

vous avez raiſon de le penſer, interrompit la Marquiſe, vôtre maiſon l'eſt peut-être par les viſites d'un grand Monarque; il eſt triſte pour un ſujet de recevoir de pareils honneurs Ah! Madame, répondit le Marquis, ne raillez point un malheureux, épargnez-moy encore des ironies piquantes. Je ne doute point que vous ne ſoyez malheureux, reprit la Marquiſe, puiſque vous eſtes jaloux; mais pourquoi vous en prendre à

moy. Si j'étois en vôtre place, je préſenterois un Placet à ſa Majeſté pour la ſupplier de refuſer ſon eſtime à vôtre Epouſe. Continuez, Madame, de plaiſanter, interrompit d'Acunha, le ſujet eſt agreable pour vous. Mais ſi le Roy ne fait que vous eſtimer, je ſouhaite qu'il continue de le faire toûjours, & que vous ne lui donniez jamais lieu de vous mépriſer; vous m'entendez. La Marquiſe piquée de ces dernieres paroles, repondit avec

déteste. Mais il étoit d'ailleurs foible & paresseux. On s'emparoit aisément de son esprit; il aimoit à être gouverné; le soin de son Etat étoit pour lui un fardeau penible. Il ne donnoit pas volontiers audience sur des affaires épineuses, il ne vouloit pas même en prendre connoissance. Il fuyoit tout ce qui pouvoit alterer son repos, comme si un Roy ne devoit pas toûjours par des soins continuels & par une forte application

payer en quelque ſorte le rang ſuprême où le Ciel l'a placé. Sous ſon regne les affaires ne finiſſoient point; parce qu'il ſe dechargeoit ſur des Miniſtres negligens du ſoin de les terminer, & pour lui il ne penſoit qu'à ſes plaiſirs & à ſes amours.

Ce Prince avoit atteint l'âge de vingt trois ans, & n'étoit point encore marié. Il étoit amoureux depuis quelques années de la Marquiſe d'Acunha, niéce du Comte de

déteste. Mais il étoit d'ailleurs foible & paresseux. On s'emparoit aisément de son esprit; il aimoit à être gouverné; le soin de son Etat étoit pour lui un fardeau penible. Il ne donnoit pas volontiers audience sur des affaires épineuses, il ne vouloit pas même en prendre connoissance. Il fuyoit tout ce qui pouvoit alterer son repos, comme si un Roy ne devoit pas toûjours par des soins continuels & par une forte application

payer en quelque ſorte le rang ſuprême où le Ciel l'a placé. Sous ſon regne les affaires ne finiſſoient point; parce qu'il ſe dechargeoit ſur des Miniſtres negligens du ſoin de les terminer, & pour lui il ne penſoit qu'à ſes plaiſirs & à ſes amours.

Ce Prince avoit atteint l'âge de vingt trois ans, & n'étoit point encore marié. Il étoit amoureux depuis quelques années de la Marquiſe d'Acunha, niéce du Comte de

déteste. Mais il étoit d'ailleurs foible & paresseux. On s'emparoit aisément de son esprit; il aimoit à être gouverné; le soin de son Etat étoit pour lui un fardeau penible. Il ne donnoit pas volontiers audience sur des affaires épineuses, il ne vouloit pas même en prendre connoissance. Il fuyoit tout ce qui pouvoit alterer son repos, comme si un Roy ne devoit pas toûjours par des soins continuels & par une forte application

payer en quelque ſorte le rang ſuprême où le Ciel l'a placé. Sous ſon regne les affaires ne finiſſoient point; parce qu'il ſe dechargeoit ſur des Miniſtres negligens du ſoin de les terminer, & pour lui il ne penſoit qu'à ſes plaiſirs & à ſes amours.

Ce Prince avoit atteint l'âge de vingt trois ans, & n'étoit point encore marié. Il étoit amoureux depuis quelques années de la Marquiſe d'Acunha, niéce du Comte de

déteste. Mais il étoit d'ailleurs foible & paresseux. On s'emparoit aisément de son esprit; il aimoit à être gouverné; le soin de son Etat étoit pour lui un fardeau penible. Il ne donnoit pas volontiers audience sur des affaires épineuses, il ne vouloit pas même en prendre connoissance. Il fuyoit tout ce qui pouvoit alterer son repos, comme si un Roy ne devoit pas toûjours par des soins continuels & par une forte application

payer en quelque ſorte le rang ſuprême où le Ciel l'a placé. Sous ſon regne les affaires ne finiſſoient point; parce qu'il ſe dechargeoit ſur des Miniſtres negligens du ſoin de les terminer, & pour lui il ne penſoit qu'à ſes plaiſirs & à ſes amours.

Ce Prince avoit atteint l'âge de vingt trois ans, & n'étoit point encore marié. Il étoit amoureux depuis quelques années de la Marquiſe d'Acunha, niéce du Comte de

déteste. Mais il étoit d'ailleurs foible & paresseux. On s'emparoit aisément de son esprit; il aimoit à être gouverné; le soin de son Etat étoit pour lui un fardeau penible. Il ne donnoit pas volontiers audience sur des affaires épineuses, il ne vouloit pas même en prendre connoissance. Il fuyoit tout ce qui pouvoit alterer son repos, comme si un Roy ne devoit pas toûjours par des soins continuels & par une forte application

payer en quelque ſorte le rang ſuprême où le Ciel l'a placé. Sous ſon regne les affaires ne finiſſoient point; parce qu'il ſe dechargeoit ſur des Miniſtres negligens du ſoin de les terminer, & pour lui il ne penſoit qu'à ſes plaiſirs & à ſes amours.

Ce Prince avoit atteint l'âge de vingt trois ans, & n'étoit point encore marié. Il étoit amoureux depuis quelques années de la Marquiſe d'Acunha, niéce du Comte de

déteste. Mais il étoit d'ailleurs foible & paresseux. On s'emparoit aisément de son esprit; il aimoit à être gouverné; le soin de son Etat étoit pour lui un fardeau penible. Il ne donnoit pas volontiers audience sur des affaires épineuses, il ne vouloit pas même en prendre connoissance. Il fuyoit tout ce qui pouvoit alterer son repos, comme si un Roy ne devoit pas toûjours par des soins continuels & par une forte application

payer en quelque ſorte le rang ſuprême où le Ciel l'a placé. Sous ſon regne les affaires ne finiſſoient point; parce qu'il ſe dechargeoit ſur des Miniſtres negligens du ſoin de les terminer, & pour lui il ne penſoit qu'à ſes plaiſirs & à ſes amours.

Ce Prince avoit atteint l'âge de vingt trois ans, & n'étoit point encore marié. Il étoit amoureux depuis quelques années de la Marquiſe d'Acunha, niéce du Comte de

déteste. Mais il étoit d'ailleurs foible & paresseux. On s'emparoit aisément de son esprit; il aimoit à être gouverné; le soin de son Etat étoit pour lui un fardeau penible. Il ne donnoit pas volontiers audience sur des affaires épineuses, il ne vouloit pas même en prendre connoissance. Il fuyoit tout ce qui pouvoit alterer son repos, comme si un Roy ne devoit pas toûjours par des soins continuels & par une forte application

payer en quelque ſorte le rang ſuprême où le Ciel l'a placé. Sous ſon regne les affaires ne finiſſoient point; parce qu'il ſe dechargeoit ſur des Miniſtres negligens du ſoin de les terminer, & pour lui il ne penſoit qu'à ſes plaiſirs & à ſes amours.

Ce Prince avoit atteint l'âge de vingt trois ans, & n'étoit point encore marié. Il étoit amoureux depuis quelques années de la Marquiſe d'Acunha, niéce du Comte de

déteste. Mais il étoit d'ailleurs foible & paresseux. On s'emparoit aisément de son esprit; il aimoit à être gouverné; le soin de son Etat étoit pour lui un fardeau penible. Il ne donnoit pas volontiers audience sur des affaires épineuses, il ne vouloit pas même en prendre connoissance. Il fuyoit tout ce qui pouvoit alterer son repos, comme si un Roy ne devoit pas toûjours par des soins continuels & par une forte application

payer en quelque ſorte le rang ſuprême où le Ciel l'a placé. Sous ſon regne les affaires ne finiſſoient point; parce qu'il ſe dechargeoit ſur des Miniſtres negligens du ſoin de les terminer, & pour lui il ne penſoit qu'à ſes plaiſirs & à ſes amours.

Ce Prince avoit atteint l'âge de vingt trois ans, & n'étoit point encore marié. Il étoit amoureux depuis quelques années de la Marquiſe d'Acunha, niéce du Comte de

Elle avoit une beauté & une jeunesse éclatante jointe à mille graces, beaucoup d'esprit, un cœur tres-genereux, de grands principes de sagesse, & l'ame au moins aussi noble que le sang. D. Juan qui avoit l'esprit éclairé & délicat goûtoit encore plus son caractere que sa beauté. Il étoit enchanté de son entretien, de ses manieres prévenantes, sans être trop libres, & de son air engageant qui ne respiroit néanmoins que la

pudeur & la vertu. On ne pouvoit la voir ſans ſe ſentir ému de quelque paſſion, & on s'imaginoit alors ſuivre un mouvement de raiſon, en aimant dans un ſeul objet toutes les vertus enſemble. D. Juan brûloit donc d'un deſir violent de ſe voir uni à elle par les ſacrés liens d'un heureux mariage. Mais il n'y avoit pas moyen d'accomplir ce deſſein, avant que le Roi fut marié. Il falloit que ſelon les regles le Prince D. Juan attendit

que Ferdinand son aîné & son Souverain eut fait un choix, pour lui proposer d'approuver le sien. Il ignoroit que le Roi étoit déja engagé en secret, & il ne regardoit Eleonore que comme la Maîtresse de celui, dont elle étoit réellement l'épouse depuis quelque tems.

Dans cette pensée D. Juan se persuada que le Roi fuïroit toûjours les engagemens de l'Hymenée, tandis qu'il seroit attaché à sa jeune veuve, & il prévit en même tems

que tant que le Roi ne se mariroit point, il lui feroit impossible d'obtenir de lui un agrément incompatible avec la bienséance & avec les loix de l'Etat. Cette triste réflexion affligeoit infiniment; car on ne peut exprimer avec quelle passion il desiroit de posseder la belle Marie. Il eut peut-être bien voulu avancer ses plaisirs, & prévenir sans façon une céremonie tardive. Mais il estimoit trop la vertu de sa Maîtresse pour son-

ger à lui donner atteinte. Marie de son côté lui avoit fait assez connoître que malgré tout l'amour qu'elle ressentoit pour lui, elle étoit incapable de rien faire contre sa conscience & contre les rigoureux devoirs de son sexe. Cependant le tems paroissoit long; & on s'impatientoit de part & d'autre, de voir que le Roi refusoit tous les mariages que les Princes ses voisins lui proposoient. Pierre Roi de Castille offroit à Ferdinand

ſa fille Beatrix, qui lui auroit porté en dot l'eſperance de ſucceder à la Couronne de Caſtille ; mais toutes les négociations ſur cet article avoient été rompuës, & on ne doutoit point que ce ne fut la Marquiſe d'Acunha, qui craignant de perdre le cœur du Roi, lui dictoit ſes refus ; on étoit bien perſuadé auſſi que Barcellos y avoit bonne part, étant ravi de voir ſon crédit ſoûtenu des charmes de ſa Niéce.

Cependant le Priuce D. Juan qui avoit quelque empire sur l'esprit de son frere & en étoit regardé comme un homme fol de, lui representoit de tems en tems qu'il étoit tems de se choisir une épouse; que le peuple murmuroit de son retardement, qu'un Roi ne devoit point vivre si long-tems dans le celibat; que le Roi de Castille lui proposoit un parti infiniment avantageux enlui offrant la Princesse Beatrix; qu'il étoit étonnant

étonnant que contre toutes les maximes de la politique, il refusa une alliance qui lui pouvoit donner de grandes prétentions. Vous parlez contre vos propres interêts, mon cher D. Juan, lui dit un jour le Roi; ai-je besoin de successeurs autres que vous? Si le Ciel disposoit de moi, la Couronne vous appartiendroit; les grandes qualitez que vous avez reçuës de la nature vous en rendent digne. Sire, vous voyez, répon-

dit le Prince, que mes conseils sont sinceres & désinteressez; vous vivrez encore long-tems, vous étes jeune, & joüissez d'une parfaite santé. Que dira votre Peuple en voyant que vous ne lui donnez point de Reine? il vous aime & souhaitte passionnément que vous vous reproduisiez éternellement dans votre Posterité. Vous assaisonnez votre remontrance, répliqua le Roi, de tout ce qu'il y a de plus gracieux & de plus po

li ; mais à l'égard de mon mariage avec Beatrix, je n'y puis consentir. C'est la fille d'un Roi qui par ses crimes atroces est détesté de l'Univers. Marie de Padille sa mere est une femme de mauvaises mœurs, & décriée par ses vices. Je serois au désespoir qu'un sang si corrompu se mêlât avec le nôtre. Celui qui épousera Beatrix n'aura un jour que des prétentions bien foibles au Thrône de Castille. Le mariage du Roi D. Pedre ne passe pas

pour legitime, & on doute fort que les Princes du Sang Roïal regardent Beatrix comme l'heritiere du Royaume.

C'est par ces raisons specieuses que Ferdinand se défendoit des sollicitations de D. Juan. Comme il n'avoit rièn de caché pour Eleonor & pour Barcellos son Ministre, il ne manqua pas de leur faire part du dernier entretien qu'il avoit eu avec son frere; il leur dit que D. Juan l'importunoit sans cesse pour l'en-

gager à épouser Beatrix ; qu'il lui paroissoit un peu surprenant que le Successeur présomptif de la Couronne pressa si vivement le Roi son frere de se procurer d'autres Successeurs que lui ; qu'il y avoit dans ce procedé ou bien du mystere, ou bien de l'héroïsme.

Quelque soin que D. Juan eût pris de cacher sa passion pour Marie de Soza & de dérober aux yeux l'amour dont il brûloit pour elle, Eleonor qui avoit plusieurs Es-

pions qui la servoient fidellement, avoit découvert que le Prince lui rendoit incognito de longnes & frequentes visites, qu'il ne la voyoit néanmoins que chez la la Comtesse de Porto parente & amie de la Demoiselle, & que cette Dame, dont on connoissoi la sagesse, étoit toûjour témoin de leurs plus ten dres entretiens. On l'a voit informé aussi que l Prince avoit promis Marie de l'épouser, & d'en demander la permi

ſion au Roi, dès que ſa Majeſté auroit fait un choix. Eleonor répondit donc à Ferdinand qui ne comprenoit rien à la conduite de ſon frere, que le zele de D. Juan n'étoit pas ſi épuré qu'il le paroiſſoit, qu'il étoit aiſé & commun de ſacrifier à l'amour ſes plus chers interêts, que ce Prince aimoit éperdument la belle Marie de Soza, qu'il mourroit d'envie de l'épouſer, mais qu'il ne l'oſoit, juſqu'à ce que ſa Majeſté eût choiſi une

épouse : étant contre les regles ordinaires qu'un Prince Cadet se marie auparavant le Roi son frere ; qu'il ne pressoit si vivement sa Majesté de se déterminer en faveur de Beatrix , que pour avoir lui-même un champ libre , & la facilité d'executer son amoureux projet. Que le Roi seroit sans cesse importuné par D. Juan sur l'article du mariage; & que pour se délivrer de ses fatiguans conseils il n'y avoit que deux partis à prendre ;

ou de déclarer incessamment le mariage secret que sa Majesté lui avoit fait l'honneur de contracter avec elle, & de la faire couronner Reine de Portugal, comme il lui avoit promis de le faire tôt ou tard : ou de permetttre, par une dérogation particuliere à la coûtume, au Prince D. Juan d'épouser Marie de Soza. A l'égard du premier, répondit le Roi, il me paroît impossible maintenant. Il n'est pas tems de faire éclater notre ma-

riage, il est à propos de le tenir encore caché quelques années, jusqu'à ce que mon authorité étant plus affermie *j'aye* moins lieu de craindre le mécontentement de mes freres. J'aime mieux en attendant donner à D. Juan la permission d'épouser celle qu'il aime. Qu'en pensez-vous, dit-il à Barcellos, qui étoit present à cet entretien? Sire, répondit le Ministre, je crois que c'est le parti le plus avantageux qu'il y ait à prendre. Ce maria-

ge de D. Juan authorisera en quelque façon le votre, quand il plaira à vôtre Majesté de le rendre public. Le Prince a trouvé mauvais que vous voulussiez épouser ma Niéce, parce qu'elle est votre Sujette ; vous pouvez désormais lui dire, que lui-même, qui est peut-être destiné à être votre Successeur, vous a donné l'exemple en épousant une Demoiselle du Roïaume; il ne pourra s'opposer à l'élevation de ma Niéce sans se condamner lui-

même. Le Roi goûta cet avis & il résolut de presser à son tour D. Juan de se marier.

Cependant Barcellos & la Marquise étoient vivement piquez contre D. Juan, & encore plus contre sa Maîtresse, qu'ils regardoient comme la cause & le motif unique des pressantes sollicitations du Prince pour le mariage du Roi avec Beatrix de Castille, lesquelles embarassoient infiniment le Roi & son Ministre. D. Juan empêchoit son fre-

re d'épouser publiquement Eleonor ; il étoit cause qu'elle n'étoit regardée à la Cour, que sur le pié de Maîtresse, ce qui étoit peu de chose pour l'ambition du Comte, & ce qui humilioit même en quelque sorte sa maison, trop peu considerable à la verité pour donner une Reine au Portugal, mais aussi trop illustre pour donner une Maîtresse à son Roi: cette qualité ne convenant au plus qu'à de simples Demoiselles. Ils réso-

lurent donc l'un & l'autre de tenter tous les moyens possibles de perdre Marie de Soza, & de se défaire, s'il se pouvoit, de tous leurs ennemis.

Ferdinand, quelques jours après, prit D. Juan en particulier & lui parla ainsi : vous m'avez conseillé jusqu'ici, mon frere, de ne point differer mon mariage, & je vous ai toûjours répondu que je n'y étois point encore disposé. J'ai appris ce qui vous engageoit à me presser si fort sur cet ar-

ticle ; vous aimez Marie de Soza & vous desirez ardemment de l'épouser. Vous croïez qu'il est contre la bienséance, qu'un Prince Cadet prévienne le Roi son frere aîné. Cela est en éfet un peu extraordinaire; mais les Rois sont maîtres de leur sort, & ne sont point asservis aux modes & aux coûtumes. Comme je vous ai marqué jusqu'ici mon aversion pour Beatrix de Castille, & que je me sens plus éloigné que jamais de m'en-

gager ſous le joug de l'hymen, il eſt inutile de nous contraindre l'un & l'autre, & de ſacrifier notre bonheur à des égards frivoles. Je vous donne mon agrément pour le mariage que vous déſirez ; ne differez plus, & recevez de moi les mêmes conſeils que j'ai reçûs de vous.

D. Juan étonné de ce diſcours du Roi, lui fit mille remercimens de la grace qu'il vouloit bien lui accorder ; il lui dit qu'il en ſentoit tout le prix

prix, & qu'il s'étudieroit toûjours à lui en marquer une vive reconnoiſſance. Comme il ne croïoit pas Ferdinand capable d'artifice, il ne ſe défia de rien; ſa pénétration lui fit néanmoins entrevoir quelque choſe de bizarre dans le privilege extraordinaire que le Roi lui accordoit; mais il ne découvrit pas tout à fait les motifs myſterieux dont Barcellos étoit l'Auteur. La joie exceſſive dont il fut rempli, ne lui permit point d'aprofondir.

la chose. Il ne vit rien qui ne tournât à son avantage & à sa satisfaction. Il ne songea donc qu'à se disposer à la celebration de son mariage avec sa charmante Maîtresse.

Il courut avec empressement chez elle pour lui apprendre la grace que le Roi lui avoit faite. On ne sçauroit exprimer les transports ausquels s'abandonnerent ces heureux Amans. Est-il possible, dit Marie, que le Roi ait donné son con-

ſentement ſans avoir auparavant conſulté Eleonor? Mais comment eſt il arrivé que ma plus cruelle ennemie ait porté le Roi à me rendre heureuſe pour toûjours? quel peut être ſon deſſein? Ne nous tourmentons point inutilement, dit le Prince; peut-être que le Roi m'a donné cet agrément de ſon chef & ſans conſulter ſa Maîtreſſe; que ſçavez-vous ſi le crédit de la Marquiſe ne commence pas à baiſſer? Les Rois ne ſe piquent point de conſ-

tance en amour; une Maîtresse ne tient à rien ; sa faveur suit le sort de ses attraits fragiles, & sa disgrace est souvent attachée à une autre beauté, qui l'éface. Peut-être aussi que le Ministre & sa niéce cherchent l'un & l'autre à me mettre dans leurs interêts : nous découvrirons dans la suite, quels sont leurs motifs secrets, & si leurs intentions ne sont pas droites, je suis assez puissant pour les en faire repentir.

Le Prince accompagna

le lendemain Marie, qui eut l'honneur de ſaluer le Roi, dont elle fut tres-bien reçûë ; il la loüa beaucoup ſur ſa beauté & ſur ſon eſprit, & felicita ſon frere ſur l'heureux choix qu'il avoit fait. Eleonor, qui étoit preſente, trouva que le Roi donnoit trop de loüanges à Marie de Soza ; elle en fut jalouſe, & craignit un peu, que le Prince n'en devint amoureux. Tant de charmes, dont toute la Cour étoit éblouïë, redoublerent ſa haine pour elle,

elle se retira avec un secret dépit, & se rendit chez son oncle. J'ai vû, dit-elle, cette heureuse Marie, qui va devenir la belle-sœur du roi. Helas! Que sçai-je si elle ne s'emparera pas de son esprit, & si elle ne causera pas ma perte. Il me semble que le Roi l'a regardée avec des yeux pleins de feu, il m'a paru porter envie à son frere. Que craignez-vous, lui répondit le Comte, le Roi n'est-il pas votre époux, & n'a-t-il pas toû-

jours pour vous la même tendresse? a-t-il pu se dispenser de faire un accüeil favorable à une jeune personne qui va bientôt lui appartenir de si près? Il a paru, selon vous, être trop frappé de l'éclat de sa beauté; la votre ne lui cede en rien, ma chere Niéce, mais la nouveauté d'un bel objet fait toûjours des impressions, dont on ne peut se deffendre. Marie de Soza va devenir la belle-sœur du Roi, cette seule qualité doit bannir de votre

esprit tout soupçon, sça-chant, comme moi, que c'est un Prince tres-religieux. Il est désormais lié à vous, & vous êtes à couvert de ces caprices, & de ces inconstances si ordinaires aux Princes à l'égard de leurs maîtresses, ausquelles il ne reste souvent, quand leur faveur est passée, que des bijoux à la place de leur honneur perdu. Ne voïez-vous pas que ce mariage qui vous allarme, vous fraye le chemin au Thrône, & que D. Juan ne

ne pourra plus dans la ſuite s'oppoſer à l'honneur que le Roi voudra vous faire en déclarant qne vous êtes ſon épouſe. Ce diſcours de Barcellos raſſura l'eſprit de la Marquiſe, qui ne laiſſa pas néanmoins de faire ce jour là même quelques reproches au Roi ſur la maniere dont il avoit reçu Marie de Soza. Mais comme un peu de jalouſie ſied bien à une femme, elle en parut plus aimable aux yeux du Roi, qui l'accabla de careſſes & la

dédommagea de l'inquietude, qu'il lui avoit causée.

Cependant le Mariage du Prince fut celebré quelques jours après avec toute la pompe imaginable. Le Roi donna une fête magnifique & ce ne furent pendant plusieurs jours que bals, que festins & que réjoüissances, telles qu'on n'en avoit point vû encore de pareilles en Portugal. Eleonor qui étoit toûjours avec le Roi eut occasion d'entretenir quelquefois

la Princesse. Elle lui trouva de l'esprit & des graces, & malgré la haine secrette qu'elle lui portoit, elle ne put s'empêcher de convenir qu'elle avoit un mérite fort au-dessus du commun. Mais ce mérite lui parut redoutable. Elle voyoit Marie de Soza devenuë la premiere Dame de la Cour, tandis qu'elle n'avoit que le rang de favorite, obligée, comme toutes les autres femmes, de faire sa cour à la Princesse & d'être dans le respect devant

elle. Car la nouvelle épouſe de D. Juan ſoutenoit ſon rang avec toute la dignité poſſible. On eût dit qu'elle eût été la *fille* d'un Roi, & qu'elle étoit née au milieu des reſpects de la Cour qui l'environnoit. Son élevation ne l'avoit point étonnée, elle paroiſſoit faite à la grandeur, & on voyoit bien que le Ciel ne l'avoit fait naître, que pour devenir une grande Princeſſe. Voilà, diſoit quelquefois Eleonor en elle-même, en la regardant d'un

œil triſtement modeſte, voilà celle qui s'attire les reſpects de la Cour, où je n'ai qu'un peu de credit ſans avoir aucun rang. C'eſt elle qui m'empêche d'être Reine. D. Juan va déſormais ceſſer de preſſer le Roi de ſe marier, & s'oppoſera encore plus fortement, qu'il n'a fait juſqu'ici, à l'honneur que Ferdinand me deſtine. Telles étoient les funeſtes reflexions de la Marquiſe tandis que le Roi, les Princes, & tous les Courtiſans s'abandonnoient à la joie.

L'Infant D. Denys & le Grand-Maître son frere donnerent aussi des fêtes magnifiques. Ils aimoient tendrement leur frere D. Juan, & étoient charmez de le voir heureux. Persuadez que Ferdinand ne se mariroit point, ils le regardoient d'avance comme le chef de leur maison. La Princesse leur plaisoit infiniment ; elle avoit des manieres engageantes, qui faisoient dire à tout le monde, qu'elle étoit digne du rang où elle étoit élévée.

Il y avoit déja ſix mois que la Princeſſe brilloit à la Cour ; lorſque la Marquiſe, qui poſſedoit toujours le cœur du Roi, commença à s'ennuyer plus que jamais de ſon rang & de ſon nom de maîtreſſe, & ſe mit à chercher tous les moyens poſſibles de ſe faire déclarer Reine de Portugal. Elle comprit qu'il lui étoit abſolument impoſſible d'engager Ferdinand à cette démarche, ſi les Princes ſes freres n'y donnoient les mains. Elle réſolut

donc de tâcher de les mettre dans ses interêts.

Quoi qu'elle n'eut point de rang à la Cour, elle y avoit beaucoup de credit & d'authorité. Chacun briguoit sa faveur. Tous les bienfaits du Prince passoient par son canal ; elle disposoit des charges & des emplois, & quelquefois même des dignitez de l'Eglise. Aussi avoit-elle amassé des richesses infinies. Car c'étoit plûtôt par les presens, & par l'or & l'argent qu'on méritoit sa protection, que

par l'assiduité à lui faire sa cour. Chez elle tout étoit venal ; le moindre employ, la plus petite charge, le plus maigre benefice, étoient les menus profits des femmes qui la servoient. Le Roi fermoit les yeux sur ce désordre, qui faisoit gémir tous les gens de bien.

Le Confident & le principal Favori de la Marquise étoit Ferdinand d'Anduro Chevalier de Galice. Elle l'avoit fait Comte d'Oram & l'avoit accablé de bienfaits ; aus-

si étoit-il absolument dévoüé à ses volontez. C'étoit un gentil-homme distingué & de bonne mine, aïant beaucoup de l'air de D. Denys, en sorte qu'on les prenoit quelquefois l'un pour l'autre. Mais s'ils se ressembloient pour l'exterieur du corps, ils se ressembloient peu pour les qualitez de l'ame. Le Comte d'Oram étoit un homme intriguant, fourbe, adulateur, & de ces courtisans souples, dévoüez autant par temperamment que par interêt

aux paſſions des Favoris.
Il avoit vendu depuis peu au Prince D. Juan une Terre magnifique, ſituée à quelques lieuës de Lisbonne ſur le chemin de Badajox. Il avoit fait le Prince maître du prix de la Terre, & en avoit uſé en cette occaſion de la maniere la plus polie. D. Juan qui en avoit envie, & qui ſe piquoit de génerosité, la lui avoit païée le tiers plus qu'elle ne valoit. Le Comte, à l'occaſion de cette vente, avoit eu occaſion de parler ſou-

vent à la Princesse, & avoit même eû l'honneur de la conduire à Lara (c'étoit le nom de la Terre) pour la lui faire voir, avant que D. Juan l'acheptât. Il feignit pendant quelque tems d'être peu dans les interêts de la Marquise, & de vouloir s'attacher entierement à D. Juan; mais toutes ses démarches lui étoient prescrites par l'artificieuse Eléonor.

D. Juan & la Princesse se promenant un jour avec lui dans les jardins de Lara, lui demanderent

ce qu'il penſoit de l'attachement du Roi pour la Marquiſe d'Acunha, & & s'il ne croïoit pas qu'il y eût entre eux un mariage ſecret ; ils ajouterent, qu'ils s'en doutoient, mais qu'il pourroit leur donner ſur cela des lumieres plus ſûres. Le Comte qui vouloit mériter la confiance du Prince, & qui d'ailleurs avoit ordre de la Marquiſe, de lui découvrir adroittement le myſtere, & de ſonder ſes diſpoſitions, répondit, que rien n'étoit

plus certain; que la Marquise lui avoit avoüé, qu'elle étoit l'épouse du Roi depuis deux ans, & qu'elle comptoit être reconnuë bientôt, pour Reine de Portugal; qu'elle n'avoit porté le Roi à consentir au mariage de son frere, que dans la vûë de le mettre hors d'état, de s'opposer à la déclaration de son mariage, & de rendre toutes ses raisons sur cela foibles & inconsequentes.

Le Prince & la Princesse un peu étonnez de

ce que leur assuroit le Comte, ne firent pas semblant de l'être; ils ne lui répondirent rien, & d'Oram après s'être promené quelque tems encore avec eux, en prit congé, sans avoir remarqué sur leur visage aucun signe de mécontentement, au sujet de ce qu'il venoit de leur apprendre. D. Denys arriva un moment après; son frere lui fit part de ce que le Comte venoit de dire. Comme il étoit vif à l'excès, il prit feu aussi-tôt, & protesta

qu'il se porteroit à toutes les extremités, plutôt que de souffrir, que le Roi épousât la Marquise. D. Juan, qui étoit plus flegmatique, quoique peut-être aussi violent, dit qu'il falloit s'opposer à cette démarche du Roi, par toutes les voies de la prudence : que Ferdinand avoit mille égards pour eux, & qu'il méritoit bien, qu'on en eût pour lui.

Cependant le Comte d'Oram étoit parti pour Lisbonne; il n'avoit point été témoin de l'emporte-ment

tement de D. Denys. Dès qu'il fut arrivé, il alla chez la Marquise & lui raconta l'entretien qu'il avoit eu avec le Prince & la Princesse. Il lui dit, qu'il lui avoit paru que D. Juan étoit assez disposé à la reconnoître pour Reine de Portugal, & qu'il n'avoit point du tout été ému, en apprenant son mariage secret avec le le Roi. La Marquise ordonna au Comte de continuer à faire sa Cour au Prince, & sur tout d'être très assidu auprès de la

Princesse & de l'aller voir tous les jours à Lara, où elle étoit.

Flattée de ce qu'elle avoit appris des prétenduës dispositions de D. Juan, elle le joignit un jour dans l'appartement du Roi, & lui dit. Je ne sçai, Prince, si vous ignorez un secret, que la prudence a voulu que je vous aye caché jusqu'ici. Je vous apprends que j'ai l'honneur d'être l'Epouse du Roi, & que vous avez en moi une sœur qui vous aime tendrement; je n'ai

point reconnu juſqu'ici que vous euſſiez pour moi les ſentimens d'un frere ; mais vous ignoriez l'honneur que j'avois de vous apartenir de ſi près. Je ne l'ignorois pas, répondit froidement le Prince ; il y a au moins quelque tems que j'en ſuis parfaitement inſtruit, mais je je vous avoue que cette qualité, qui ne vous donne aucun rang à la Cour, ne vous en donne auſſi aucun dans mon cœur. Le Roi mon frere vous aime ; voilà le ſeul en-

droit qui m'engage à vous considerer. A l'égard du mariage secret qui est entre lui, & vous, c'est un nœud frivole, opposé à nos loix, qui n'a aucune authenticité, & qui peut bien mettre à couvert la conscience du Roi, mais qui ne vous mettra jamais au dessus de ce que vous êtes. Comptez toujours sur mes égards, mais ne vous flattez pas que je vous traitte jamais en Reine.

D. Denys qui étoit alors

dans l'appartement du Roi, voïant son frere parler avec un peu d'action à la Marquise, s'approcha d'eux fort inconsidérément, & entendant le sujet de leur entretien, il voulut y entrer, & se mit en même tems à dire à la Marquise des choses assez dures. Elle se retira très picquée dans son appartement, où Barcellos son oncle l'attendoit. Elle lui dit tout ce qu'elle venoit d'entendre de la bouche des Princes, & versant un torrent de larmes:

Ah c'en est fait, dit-elle; toutes mes esperances sont renversées, je serai toute ma vie Eleonore Marquise d'Acunha. L'intraitable D. Juan & le furieux D. Denys vont désormais s'étudier à me faire ressentir les effets de leur haine; ils s'efforceront de me perdre. Le Ro m'aime, mais il aime ses freres; peut-être que les liens de l'amour seront moins forts que les liens du sang. Le Comte entra dans sa peine & tâcha de la consoler, en lui disant qu'il

arrivoit avec le tems bien des choſes ; que la Cour étoit une décoration de Théâtre, qui changeoit ſelon les ſcenes, & qu'il y avoit ſouvent dautant plus lieu d'eſperer, que les apparances étoient moins favorables.

Sur ces entrefaites D. Juan à la tête d'un corps d'armée aſſez conſiderable alla de la Part du Roi pour cõmbattre le Roi de Caſtille. Ferdinand qui prétendoit avoir des droits ſur ce Roïaume, avoit voulu profiter des

divisions des Seigneurs, & de la foiblesse d'un nouveau gouvernement. Mais pour bien entendre le sujet & l'occasion de cette guerre, il est à propos d'expliquer la révolution qui s'étoit faite dans le Roïaume de Castille, & tout ce qui avoit donné lieu à un évenement si célebre & si distingué dans l'histoire d'Espagne. On ne sera pas fâché d'en voir ici le détail fidele & précis.

Pierre, *le cruel* Roi de Castille avoit épousé Blanche,

une

une des ſix filles de Pierre de Bourbon & ſœur de la Reine de France, femme de Charles cinq. Mais en donnant ſa main à cette Princeſſe, il ne lui avoit pas donné ſon cœur, qui étoit épris d'une paſſion violente pour Marie de Padille fille d'une extrême beauté. Fineſtroſe ſon oncle étoit, dit-on, l'entremetteur commode des amours du Roi. Il en avoit déja eu une fille, lorſque le Vicomte de Narbonne amena la Princeſſe à Vailladolid. Le Comte d'Al-

buquerque premier Ministre du Royaume, & ennemi mortel de Marie, pressa le Roi d'accomplir son mariage. Il l'épousa en éfet, mais au bout de deux jours il quitta sa nouvelle épouse & s'en alla à Montalban trouver sa maîtresse, qui s'y étoit retirée pendant la celebration du mariage. La Princesse néanmoins étoit infiniment aimable & vertueuse. Toute la Cour prit part à l'affront qu'elle recevoit. La Reine mere en fit de vives remontran-

ces au Roi ſon fils, deſorte qu'il revint à Vailladolid; mais il n'eut pas la patience d'y demeurer plus de deux jours. Il partit pour Olmedo, petite Ville ſituée à quelques lieuës de diſtance & y fit venir ſa Maîtreſſe, ſans ſe ſoucier de la douleur qu'il cauſoit à la nouvelle Reine ; & de l'injure qu'en recevoit la plus illuſtre maiſon de l'Europe. Albuquerque, dont la droiture ne put ſoutenir la conduite du Roi, prit hautement le parti de la Reine.

Aussi vit-il bientôt son crédit baisser, il devint suspect au Roi; il se retira donc de la Cour, & passa en Portugal, où s'étoient déja réfugiez plusieurs Seigneurs mécontens du Gouvernement, & entre autres Jean de la Cerda. On dit que la femme de celui-ci, nommée Marie Coronel, ne pouvant soutenir l'absence de son mari, & se sentant d'ailleurs tourmentée malgré elle d'un certain amour violent qu'elle desespéroit de vaincre, se donna la mort,

pour ſortir du danger où elle étoit de perdre ſa chaſteté. Action auſſi extraordinaire qu'inimitable.

Henri & Frideric freres du Roi, fils d'Alphonſe & de la celebre Leònor de Guzman ſa Maîtreſſe, ſe liguerent alors avec le Comte. Le Roi commença par ravager toutes les terres d'Albuquerque voiſines du Portugal. Il envoya en même tems des Ambaſſadeurs en ce Royaume, pour redemander un Su-

jet rebele, auquel il prétendoit faire rendre comte des Finances, dont il avoit eu long tems l'administration, soutenant qu'il étoit coupable de peculat. Albuquerque s'offrit de se battre en duel contre ses accusateurs, de quelque condition qu'ils fussent, & de rendre ses comptes, pourvû que ce fut en Portugal; on goûta dans cette Cour la réponse du Ministre disgracié, & les Ambassadeurs se retirerent, sans rien obtenir.

Sur ces entrefaites le Roi

de Caſtille devint amoureux de Jeanne de Caſtro veuve de D. Diegue de Haro. Elle étoit fort jeune, & paſſoit pour la plus belle femme de toute la Caſtille. Par malheur pour le Roi elle étoit ſage & pleine de pudeur. Mais ce Prince brûlant d'amour pour elle, & deſirant de la poſſeder, triompha de ſa chaſteté par artifice. Il feignit de vouloir l'épouſer. Il prétendit que ſon mariage avec Blanche de Bourbon étoit de nul effet, n'y ayant jamais réel-

lement consenti. Les Evêques de Salamanque & d'Avila donnerent leur suffrage favorable à la passion du Roi. Le nouveau mariage avec Jeanne de Castro s'accomplit, mais le dégoût suivit bientôt la joüissance. Le Roi ne passa que quelques jours auprès d'elle, puis il la quitta. Ferdinand de Castro son frere outré de l'affront que le Roi venoit de faire à sa sœur par une tromperie si indigne, se joignit aux conjurez, dont le nombre croissoit tous

les jours. Déja les villes de Tolede, de Cordouë, de Cuença, de Jaën & de Talahorra s'étoient soulevées.

Pierre après s'être emparé de toutes les places de la Comté d'Albuquerque se prépara pour aller attaquer Henri & Frideric ses freres. Ils étoient l'un & l'autre à la tête d'une bonne armée, résolus de vanger la mort de leur mere Leonor de Guzman que le Roi avoit fait mourir, & de délivrer la Rei-

ne * Blanche, qui étoit gardée dans une étroite prison. Vers ce tems-là le Comte d'Albuquerque, le principal soûtien du *parti*, tomba malade à Medina del Campo, & mourut de la main d'un Medecin, qui mêla du poison dans une medecine, qu'il lui donna. Ce Grand-homme étoit Portugais d'origine & est au nombre des plus illustres Ministres que l'Espagne ait eus. Sa perte fut

* Quelques-uns ont dit que Frideric étoit amoureux de Blanche, qu'il en avoit eu même un fils nommé Henri, tige de la noble famille des Henriques.

un grand malheur pour ceux de ſon parti, qui néanmoins ne ſe découragea point. Le nombre des conjurez devint même ſi conſiderable en peu de tems, qu'il étonna le Roi. La Reine-mere elle-même irritée de toutes les extravagances de ſon fils, s'étoit déclarée contre lui, & avoit livré aux mécontens la ville de Tauro.

Le Roi ſe vit donc contraint de ceder au tems; il proteſta qu'il vouloit déſormais s'abandonner à la conduite de la Reine

ſa mere, & ne ſuivre que ſes conſeils & ceux de ſes freres. Il éloigna de ſa Cour ſes favoris ſuſpects aux conjurez, & donna à ceux-ci toutes les grandes charges de la Courone. Il promit auſſi de bien traitter la Reine Blanche, & de réparer l'injure qu'il lui avoit faite. Il ſe mit alors comme priſonnier au milieu de ſa Cour; ce qui ne dura pas longtems. Il s'évada ſecrettement & ſe retira à Segovie.

L'année ſuivante, il con-

voqua à Burgos les Etats generaux de Castille. Là il se plaignit de l'insolente temerité de quelques-uns de ses Sujets, qui avoient osé donner atteinte à l'autorité Roïalle; & le traitter en Roi mineur. Il demanda du secours à l'assemblée contre ces rebeles & en obtint ce qu'il voulut. La guerre fut résoluë.

Il leva des troupes & commença par attaquer Tolede, qu'il prit. Les Habitans de cette grande Ville furent les premiers

victimes de sa fureur. Un riche Bourgeois âgé de soixante & dix-huit ans ayant été condamné à mort par les Commissaires du Roi établis pour punir les principaux autheurs de la rébellion, son fils âgé de dix-sept ans s'offrit à subir le supplice à la place de son pere. Cette generosité heroïque toucha tout le monde, & on pressa le Roi de pardonner au pere en consideration de ce bel exemple d'amour filial. Mais le Barbare refusa impitoïa

blement la grace qu'on lui demandoit ; il permit ſeulement de faire mourir le fils à la place du pere, ce qui fut executé malgré le vieillard, qui en mourut de douleur.

La Reine-Mere fut arrêtée, & conduite en priſon à Siguença, où pluſieurs Seigneurs, qui étoient à ſa ſuite furent maſſacrez en ſa preſence. Elle ſe ſauva néanmoins quelque tems aprés en Portugal où elle mourut, un peu décriée pour ſes amours avec D. Martin Tello Portugais.

Cependant Henri Comte de Transtamare, Frideric, D. Sanche, D. Tello, & un autre Henri, tous les cinq fils de Leonor de Guzman, & freres du Roi, étoient à la tête des mécontens. Le dernier étant par malheur tombé entre les mains de Pierre, il le fit égorger en sa presence. Il crut aussi qu'il étoit à propos d'ôter la vie à la Reine Blanche, qu'il regardoit comme le pretexte specieux de la révolte de ses Sujets. Elle étoit prisonniere à Medina

Medina Sidonia, il ordonna à ſon Medecin de lui préparer un breuvage empoiſonné, dont elle mourut. Les Medecins étoient alors les Miniſtres les plus redoutables de la vengeance des Princes. Telle fut la fin déplorable de la plus aimable & de la plus infortunée Princeſſe qui ait jamais été.

Le Roi ordonna en même tems mille executions dans toutes les Provinces. On n'entendoit parler que de priſons, & de Medecins, que d'échaffauts,

& de Bourreaux, toute la Castille étoit ensanglantée, & on ne voïoit de tous côtez que des Seigneurs mis à mort. Mais plus on faisoit mourir de Conjurez, plus il en renaissoit. Tout le Roïaume regardoit ce Prince comme un monstre couronné. Il paroissoit néanmoins quelquefois dévot. Il faisoit des vœux à la Vierge qu'il accomplissoit nud en chemise, & la corde au cou : foibles actes de Religion, quand le cœur est soüillé de crimes.

Ceux de ce Prince étoient parvenus à leur comble. Il se vit de toutes parts accablé d'ennemis. Le Roi d'Arragon, & le Roi de Navarre lui déclarerent la guerre, & Henri de Transtamare étant passé en France, mit dans ses interêts plusieurs braves Capitaines, qui se voïant oisifs, parce que la guerre avoit été terminée depuis peu avec l'Angleterre, furent ravis de trouver l'occasion d'acquerir de la gloire. Jean de Bourbon

frere de la malheureuse Reine de Castille, pour venger la mort de sa sœur, leva des troupes qu'il donna à Henri. On mit l'illustre Bertrand du Guesclin à la tête de l'armée Françoise, à laquelle se joignit aussi Hugues Carbolan Capitaine Anglois avec quelques soldats de sa nation. L'armée composée de trente mille hommes arriva à Barcelone, où le Roi d'Arragon l'a reçût avec de grandes démonstrations de joie. On ceda par avan-

voqua à Burgos les Etats generaux de Castille. Là il se plaignit de l'insolente temerité de quelques-uns de ses Sujets, qui avoient osé donner atteinte à l'autorité Roïalle; & le traitter en Roi mineur. Il demanda du secours à l'assemblée contre ces rebeles & en obtint ce qu'il voulut. La guerre fut résolue.

Il leva des troupes & commença par attaquer Tolede, qu'il prit. Les Habitans de cette grande Ville furent les premiers

victimes de sa fureur. Un riche Bourgeois âgé de soixante & dix-huit ans ayant été condamné à mort par les Commissaires du Roi établis pour punir les principaux autheurs de la rébellion, son fils âgé de dix-sept ans s'offrit à subir le supplice à la place de son pere. Cette generosité heroïque toucha tout le monde, & on pressa le Roi de pardonner au pere en consideration de ce bel exemple d'amour filial. Mais le Barbare refusa impitoïa

fit ſes adieux à la Caſtille.

Il s'embarqua avec ſon fils, & ſes deux filles pour ſe retirer à Bayonne qui appartenoit au Roi d'Angleterre. Marie de Padille leur mere étoit morte quelques années auparavant, ſa mort avoit été honorée par de magnifiques obſeques, & quoi qu'elle eût toujours paſſé pour la Maîtreſſe du Roi, ce Prince avoit declaré aprés ſa mort, qu'il avoit été réellement marié avec elle, & ſur ce fondement il

avoit fait déclarer legitimes les enfans qui en étoient nez.

Pierre fuïoit accompagné de quelques Favoris, & suivi de son Thresor dont une partie fut pillée en chemin par les habitans de Seville, qui remirent cet argent entre les mains du nouveau Roi. Ainsi Henri se vit sans peine, & en fort peu de tems maître de toute la Castille & en état de pouvoir congedier toutes les troupes étrangeres, qu'il avoit introduites dans le Roïaume

Roïaume. Il garda néanmoins auprès de lui du Guesclin avec mille hommes de Cavalerie & cinq cens Fantassins. Déja les Peuples goûtoient le plaisir d'une nouvelle domination toujours agréable par elle-même, & beaucoup plus agréable encore, quand un vrai Roi succede à un Tyran. On regardoit celui dont ils avoient si long-tems éprouvé la fureur, comme un Roi absolument anéanti & hors d'état de se relever jamais. Mais on se trompoit.

Pierre avoit engagé le Prince de Galles, le Heros de son siecle, à prendre sa défense, il lui avoit promis la principauté de Biscaye, & plusieurs autres avantages, s'il le remetroit sur le Thrône. Il rentra donc dans son Royaume à la tête d'une armée de plus de quarante mille hommes. Le Duc de Lancastre, frere du Prince de Galles, & Hugues de Charolois conduisoient l'avant-garde. Armagnac & d'Albret commandoient

les deux aîles. Le Roi Pierre, & le Prince de Galles étoient dans le Corps de bataille, comme Generalissimes de l'armée. Henri de son côté leur en opposa une assez nombreuse; il donna l'aîle droite à D. Sanche son frere, & à du Guesclin, & c'étoit là qu'étoit la plus grande partie de la Noblesse Castillane. D. Tello, & le Comte Denys eurent le commandement de la gauche, & pour lui il se plaça dans le centre.

Les deux armées se trouverent en presence & separées seulement par une trés-petite riviere. On dit que les deux Rois s'écrivirent alors des lettres fort honnêtes pour s'exhorter mutuellement à faire la paix; mais comme ni l'un ni l'autre ne parloit de ceder le Thrône, ces lettres furent inutiles, & on se disposa à une bataille generale.

Henry, suivant l'avis de ses Generaux, résolut d'attaquer les ennemis. Les Ambassadeurs de Fran-

ce, & du Guesclin voïant que l'armée de Pierre étoit formidable, composée de l'élite des troupes d'Aquitaine, & d'Angleterre, & commandée par un Capitaine aussi habile que le Prince de Galles, representerent, qu'il étoit plus avantageux d'éviter une bataille décisive, qu'il falloit plutôt se jetter dans les places, pour les défendre, que de tenir la campagne avec des forces inégales, & que le parti le plus sage étoit de traîner la guerre en longueur,

& de laiſſer l'ennemi ſe détruire lui-même par les marches & par les ſieges ; qu'il ſeroit bientôt contraint de ſe retirer, l'Eſpagne n'étant pas un païs, où une grande armée puiſſe ſubſiſter long-tems, à moins d'y établir des magaſins extraordinaires. Cet avis étoit ſans doute tres-prudent, mais tous les autres Generaux, & Officiers de l'armée dirent qu'il falloit combattre ſans differer, que leur armée étoit aſſez nombreuſe, que les Caſtillans

& les braves François dont elle étoit composée valoient bien les Poitevins, & les Bourdelois du Prince de Gales, qu'il falloit incessamment livrer la bataille, & étonner les ennemis fiers de leur nombre, par une attaque vive & imprevûë.

Ce dernier avis l'emporta, & dès le lendemain Henri fit passer la riviere à toute son armée sans que le Prince de Galles s'opposât à son passage. Il étendit aussi-tôt ses troupes dans la prairie,

qui étoit le long de la riviere, & marcha fierement vers les ennemis, qui sçavoient sa résolution, & l'attendoient de pié ferme. L'aîle droite commandée par D. Sanche, & par du Guesclin, enfonça d'abord l'aîle gauche de l'ennemi qui ne put tenir contre le choq impetueux de la Noblesse Castillane jointe à la Noblesse Françoise qui combattoit de ce côté là. Armagnac fut culbuté & ce premier succès auroit decidé de la Victoire, si

l'aîle gauche que commandoit D. Tello eut fait son devoir, mais elle plia d'abord à l'aspect du Prince de Galles qui vint fondre avec son regiment des Gardes, elle fut épouvantée de la fureur avec laquelle ce Prince tomba sur elle, elle ne put rendre de combat, & se mit à fuir. Alors D. Sanche & du Guesclin furent investis de toutes parts, ils combattirent comme des Lions, ils firent un carnage horrible des ennemis, qui les envelop-

poient, & le Prince de Galles fut plusieurs fois repoussé; du Guesclin & tous les Gentils-Hommes François de sa suite montrerent beaucoup de valeur; Henri accompagné de plusieurs braves Seigneurs de Castille & d'Arragon, fit des efforts extraordinaires pour secourir son aîle droite, & pour rétablir le combat, en donnant le tems à l'aîle gauche de D. Tello de se rallier, & de revenir à la charge. Il s'élança plusieurs fois dans les bataillons des

ennemis, & combattit en furieux. Mais voïant toute sa Noblesse tomber à sés côtez, D. Sanche & & du Guesclin accablez par le nombre & obligez de fuir, il suivit leur exemple & se sauva en France avec eux.

Le Roi Pierre enflé d'une Victoire, où sa valeur & son habileté avoient eu peu de part, commença par faire égorger la plûpart des prisonniers. Aucun n'auroit échappé, si le Prince de Galles, qui ignoroit cette maniere

d'user de la victoire, ne lui eut fait des reproches sur une pareille inhumanité. J'ai souvent vaincu, lui dit-il, j'ai eu la gloire d'avoir pour prisonnier un Roi de France. Mais j'ai toujours respecté le malheur des vaincus. Jean perdit la liberté, & trouva en même tems dans mes états, & dans mon propre palais, les mêmes honneurs, & les mêmes respects que ses Sujets auroient pû lui rendre à Paris. J'affectai même de ne vouloir pas manger

avec lui , quoiqu'il m'en pressa vivement, & je me contentai de le servir à table, & de faire l'office de son premier Gentil-Homme. Je traitai aussi avec toute la douceur & toute l'honnêteté possible les Seigneurs qui furent faits prisonniers avec lui. C'est ainsi qu'il faut faire la guerre, & se prévaloir de la Fortune. Les vaincus sont nos semblables, nos freres, & souvent de tres-braves hommes que leur malheur ne dispense point les vainqueurs d'honorer.

Henri malgré sa deffaite ne se découragea point. Le Comte de Foix auprès duquel il se rendit d'abord, le reçut fort bien. Il vit aussi à Avignon le Duc d'Anjou frere du Roi de France. Ces deux Princes lui promirent de le servir efficacement. On prit en effet à la Cour de France la résolution de soûtenir Henri, & de déclarer la guerre au Roi Pierre, qui étoit l'objet de la haine de tous les François, dont l'ame noble & bienfaisante

abhorre les Princes cruels & sanguinaires. On craignoit d'ailleurs que la puissance du Prince de Galles Duc d'Aquitaine, & dont la sagesse & la valeur étoient si redoutables, ne s'accrut encore du côté de l'Espagne. Car, comme j'ai dit, Pierre avoit promis à ce Prince la principauté de Biscaye.

Cependant la plûpart des Seigneurs prisonniers aïant échappé à la cruauté de Pierre, par les remontrances du Prince de Galles, se rendirent au-

près de Henri. Plusieurs Gentils-Hommes Castillans qui s'étoient tenus cachez depuis la bataille perduë, ayant des nouvelles de Henri, & sçachant qu'on armoit pour lui en France, vinrent le trouver suivis de plusieurs autres de leur nation. Ce Prince se vit bientôt à la tête d'une armée tres-florissante, & il se prépara à repasser en Castille.

Sur ces entrefaites, le Prince de Galles se broüilla avec le Roi Pierre au sujet

ſujet de la Biſcaye, que ce Roi perfide ne voulut point livrer au Prince, comme il s'y étoit engagé. Le Prince de Galles ſe retira avec toutes ſes troupes, & abandonna à ſon mauvais genie un Prince ſans foi, & ſans parole, qui ſe croïant maître abſolu, & paiſible poſſeſſeur de ſon Roïaume, crut pouvoir impunément violer tous les droits, ſatisfaire ſon humeur feroce, & répandre le ſang de ſes ſujets.

Il ne s'attendoit à rien, quand il apprit que Hen-

ri paroiſſoit ſur les frontieres de Caſtille, & étoit ſuivi d'une armée formidable, il fut entierement conſterné de cette nouvelle. Il ſe repentit alors, mais trop tard, de s'être privé par ſa faute des ſecours du Prince de Galles. Il ramaſſa néanmoins des troupes à la hâte, en attendant les ſecours qu'il envoïa demander à quelques Cours étrangeres, ſurtout à la Cour de Portugal. Cependant Henri penétra dans la Caſtille. On dit que ſe

voyant ſur les bords de l'Ebre, il traça ſur le ſable la figure d'une croix, qu'il ſe mit à genoux, & la baiſa religieuſement, proteſtant qu'il ne quitteroit jamais le pays que ce fleuve arroſe, qu'il y vouloit périr, ou vaincre. L'imagination du ſoldat fut frappée de cette action, qui redoubla ſon ardeur. Il ſe campa enſuite près de Calahorra, où une grande quantité de mécontens le vint trouver, puis il ſe preſenta devant Burgos, où il fut

reçu avec de grands témoignages de joie, & il partit delà pour aller mettre le siege devant Tolede.

Ferdinand de Tolede en étoit Gouverneur, & avoit avec lui une assez forte garnison. Pierre avoit emmené pour ôtages les personnes les plus considérables de la ville, se défiant de la fidelité des Habitans, ensorte que quelque envie qu'ils eussent de se rendre à Henri, la crainte qu'on n'égorgeât leurs ôtages les fit

demeurer dans le parti de Pierre, & les engagea à se deffendre avec beaucoup de courage. Cependant ce Prince s'avança à grandes journées pour secourir Tolede. Une partie de son armée étoit composée de Maures, que lui avoient envoyez les Rois de Grenade & de Navarre. On dit qu'il avoit consulté un Grenadin fort habile à déchifrer les propheties, & que celui-ci lui avoit donné une interpretation fâcheuse d'une prophetie du celebre Merlin.

Henri ayant appris sa marche, partit de devant Tolede, où il laissa son Infanterie pour continuer le siege. Il ne prit avec lui que deux mille cinq cens hommes de Cavalerie. Bertrand du Guesclin vint le joindre avec six cens Cavaliers François, gens d'un courage intrepide. Les Grands-Maîtres de S. Jacques, & de Calatrava, & plusieurs autres Siegneurs vinrent aussi en même tems trouver Henri, & lui amenerent des soldats. Ce

Prince à la tête d'une armée assez forte se trouva tout d'un coup près de l'armée de son Rival qui se vit surpris. Il rangea néanmoins ses troupes en bataille dès la pointe du jour, & Henri se disposa à l'attaquer. L'armée de Pierre composée de mauvais soldats, & dénuée de Gentils-Hommes & d'Officiers experimentez, ne fit pas beaucoup de résistance. La Cavalerie conduite par Henri courut d'abord à bride abbatuë sur les Maures qui

furent rompus ſur le champ, & mis en déroute, le reſte de l'armée enfoncée par du Gueſclin prit bientôt la fuite, & une partie fut taillée en piéces.

Le malheureux Pierre ſe ſauva à Montiel où Henri le ſuivit. La place fut bloquée, & il fut réſolu de prendre le Tyran vif ou mort. Un Seigneur, que Pierre avoit auprès de lui, nommé Sanabria, vint trouver du Gueſclin de la part du Roi ſon maître, & lui offrit pluſieurs villes en ſouveraineté avec deux

deux cent mille écus d'or, s'il vouloit aider Pierre à s'évader. Du Guesclin rejetta ces offres avec mépris, & sur le champ, il alla informer Henri de l'injurieuse proposition qu'on venoit de lui faire. Ce Prince admira sa generosité & son désinteressement, il donna beaucoup de loüanges à sa fidelité; mais il lui conseilla d'accepter l'argent que lui offroit le Roi & les villes qu'il promettoit de lui remettre. Vous ne faites rien contre votre

devoir, lui dit-il, puisque je consens que vous profitiez de cette heureuse occasion. Pierre est maintenant dans un état dont il ne se relevera jamais, il peut m'échapper sans que j'aye désormais lieu de le craindre.

Du Guesclin se laissa conduire par Henri, & fit dire à Pierre qu'il n'avoit qu'à le venir trouver la nuit dans sa tente. Il y vint en éfet suivi de quelques-uns de ses gens, qui apporterent les cent mille écus d'or ; ce Prince se

fia entiérement à la parole de Du Guesclin, que ce genereux capitaine lui auroit inviolablement gardée, s'il n'eut dépendu que de lui. Mais à peine Pierre étoit-il entré dans la tente de Du Guesclin, que Henri y entra aussi-tôt. Tous les assistans furent saisis de crainte à ce spectacle, & on s'attendit à voir une scene des plus tragiques. En effet Henri porta d'abord un coup de poignard à son ennemi, & le blessa au visage. Pierre se jetta

ſoudain ſur lui avec fureur, & le ſaiſit au corps. Ils tomberent par terre l'un & l'autre, & Pierre alloit poignarder à ſon tour ſon rival qu'il tenoit ſous lui, ſi Du Gueſclin, craignant pour Henri, ne ſe fut mêlé de cet indigne combat. Il le retourna pour lui donner l'avantage ſur ſon ennemi. Dans cette ſituation Henri perça Pierre de pluſieurs coups de poignard. Ainſi périt le Roi de Caſtille honteuſement aſſaſſiné par ſon frere bâtard. Sa

mort procura le repos de toute l'Eſpagne. Il étoit encore à la fleur de ſon âge, n'ayant que 34. ans dont il avoit regné 19. Toute la Caſtille changea de face alors, & Henri fut reconnu Roi par la plus grande partie des villes.

Cependant les Princes voiſins ne virent pas d'un œil tranquille une pareille révolution ; ils voulurent chacun tirer avantage des troubles de la Caſtille, & faire achepter la paix au nouveau Roi aux dépens d'une partie de ſes états. Les

Rois d'Arragon & de Maroc se saisirent de plusieurs places. Henri fit un traité de conféderation avec le dernier, & envoïa des troupes contre les Arragonois qui furent chassés des places dont ils s'étoient emparez.

Le Roi de Portugal étoit un ennemi plus à craindre il avoit de vastes prétentions, & soûtenoit que la Couronne de Castille lui appartenoit, comme arriere-petit-fils du Roi Sanche. Les Portugais se jetterent d'abord sur la

Galice. Henri y accourut avec une bonne armée, menaça de mettre tout à feu & à sang dans le Portugal. Il y entra en effet, & saccagea les villes & les bourgs qui sont le long du Minho & du Durio ; il prit Braga & Bragance. Ce fut alors que le Conseil de Portugal songea à lever des troupes beaucoup plus considerables, que le petit corps d'armée qui avoit ravagé la Galice. On étoit étonné qu'un Roi de deux jours, dont la puissance ne fai-

soit que de naître, & c
avoit à peine des Sujet
battit ainsi ses voisins,
fit sur eux des conquête

LeRoi dePortugal aïan
composé une bonne a
mée, en donna le com
mandement, comme j'
dit ci-dessus, à D. Jua
son frere. Ce Prince fit
campagne avec assez
gloire, & reprit les plac
dont les Castillans s'
toient saisis. Ce qui lui f
infiniment avantageux
fut la diversion du R
de Grenade qui se jet
sur l'Andalousie; Hen

fut obligé de faire des détachemens pour s'opposer aux progrès des Grenadins, qui s'étoient déja emparez d'Algezira.

Sur ces entrefaites D. Juan quitta brusquement l'armée, & se rendit à la hâte à Lisbonne, abandonnant le commandement des troupes au Grand-Maître d'Anis son frere. Voici quel fut le sujet de ce prompt & malheureux retour. La Princesse son épouse étoit toujours à Lara, où elle attendoit avec une sage &

amoureuse impatience, que la fin de la campagne lui rendit son cher D. Juan, auquel elle pensoit sans cesse. Pour soulager son ennui, le Prince D. Denis son beau-frere alloit la voir toutes les après dînées, & passoit le reste de la journée auprès d'elle. Il avoit pour la Princesse une amitié tendre, & elle de son côté avoit en lui beaucoup de confiance, lui trouvant un cœur droit & beaucoup d'affection. Elle le retenoit d'ordinaire à sou-

per, le Prince ne revenoit à Lisbonne que le lendemain pour le lever du Roi. Le Comte d'Oran se rendoit aussi à Lara presque tous les jours; il avoit l'honneur de dîner avec la Princesse, & revenoit le soir à Lisbonne. On a vû ci-dessus, que la marquise d'Acunha avoit ordonné à ce Comte d'être très-assidu auprès de la Princesse. Depuis le départ de D. Juan pour l'armée, elle lui avoit encore ordonné de feindre de l'aimer, & de faire

courir le bruit qu'elle avoit quelque retour pour lui. Il ne manqua pas de le faire croire à ses amis, qui voïoient son assiduité auprès de la Princesse. Le Comte d'Oran, sage & discret en apparence, n'avoit point l'air dangereux de ces jeunes gens, qui publient par tout leurs bonnes fortunes, & ne se vantent pas de leurs mauvaises. Le bruit des amours de la Princesse Marie, & du Comte d'Oran se répandit bientôt

dans le public. La Marquiſe l'appuya par ſes émiſſaires, & par des chanſons ſatiriques qu'elle fit courir à la Cour ſur ce ſujet. Elles étoient trés injurieuſes à l'honneur de D. Juan, & de la Princeſſe. Il ne nous en eſt reſté qu'un *virelai* en vieux Portugais, qu'on pourroit traduire ainſi.

De ſes affaires
Tandis que l'oiſif Ferdinand
Charge l'aîné de ſes trois freres,
Sa femme fait part à d'Oran
de ſes affaires

La Princeſſe qui apprit

ce qu'on disoit dans le monde, & les satyres qu'on y répandoit contre elle, fut penetrée d'une vive douleur. Sa sagesse & son innocence la consolerent. Elle deffendit au Comte de venir jamais la voir, & donna des ordres très-précis, afin que la porte de son Château lui fut refusée, s'il se presentoit. Cependant le bruit devint si éclatant, & la calomnie s'accrédita si bien, que le malheureux D. Juan en fut informé sur les fron-

tiers du Royaume, où il commandoit l'armée. Les chanſons lui furent envoyées, accompagnées de pluſieurs lettres anonymes, que la déteſtable Eleonor lui avoit fait écrire.

Ce Prince qui juſques-là avoit été très prudent, y ajoûta foi par la plus grande imprudence du monde; & comme l'on s'imagine d'ordinaire fortement ce que l'on craint, il ſe perſuada qu'il étoit trahi, & que le Comte d'Oran le deshonnoroit

en effet. L'amour est toujour défiant, ombrageux & craintif par lui-même; plus il est vif, plus il est inquiet; l'inquiétude conduit à la jalousie, & la jalousie à la fureur. Faut-il s'étonner si D. Juan qui aimoit éperduement son épouse, & qui se crut sacrifié à un autre par celle dont il attendoit une reconnoissance éternelle, perdit tout à coup cette sagesse qui l'avoit toujours rendu recommandable, & devint le plus fou de tous les hommes.

On s'en étonnera encore moins, ſi l'on ſçait un peu ce que c'eſt qu'un Eſpagnol, ou un Portugais qui aime.

La Princeſſe avoit au nombre de ſes ſuivantes une demoiſelle, penſionnaire ſecrette de la Marquiſe, qui étoit avertie par elle de toutes les démarches de ſa maîtreſſe. La Marquiſe lui avoit ordonné que, quand l'occaſion favorable ſe preſenteroit, elle ne manqua pas de dire au Prince, que les bruits fâcheux,

qui courroient, n'étoient que trop fondez sur de coupables réalitez. Cette occasion se presenta malheureusement. Rolinde (c'étoit le nom de la demoiselle) étoit venuë à Lisbonne pour y faire quelque emplette. Ce jour-là même D. Juan arriva de l'armée, sans être attendu. Il ne fit sçavoir son arrivée à personne. Il avoit un air sombre, les yeux égarez, pleins de bile & de feu ; en voyant Rolinde, il ne put tenir caché le chagrin dont il étoit

dévoré. Eh bien ! dit-il, vous venez de Lara, ma maiſon eſt-elle toujours celle du Comte d'Oran ? Nous ne voyons que lui, répliqua la perfide Rolinde, & je voudrois bien, que Madame en fut auſſi laſſe que nous. Mais de la maniere, dont elle vit avec lui, il n'y a pas lieu de croire qu'ils ſe ſéparent ſi-tôt. Il faut qu'il ait enchanté ma maîtreſſe, qui eſt naturellement ſi vertueuſe ; vous ne devriez point ſouffrir un pareil ſcandale. Ce Gentil-

Homme prend des libertez criminelles, & vous deshonnore. Il eſt tout le jour avec la Princeſſe, & ne ſort du Château que que bien avant dans la nuit.

D. Juan ſe leva bruſquement à ces mots, & pouſſant un grand ſoûpir, il paſſa dans un cabinet où ſe voïant ſeul : c'en eſt fait, s'écria-t-il, il n'en faut plus douter, ce n'eſt plus un jalouſe défiance que j'écoute, c'eſt une juſte vengeance qu'il faut tirer d'un affront trop

réel. Les avis que j'ai reçus sont certains, la Princesse est coupable, elle périra avec son criminel amant. Il resta seul le reste du jour sans boire ni manger; & ne voulant voir personne, il défendit à Rolinde, & à ses domestiques de parler à qui que ce soit de son retour; & sur le soir, s'étant fait apporter un habit de la livrée du Roi, il s'en revêtit, & sortit secrettement de chez lui, sans être vû de personne.

Cependant la Princes-

se étoit seule au Château de Lara, s'amusant avec ses femmes, & comptant les heures & les momens qu'elle passoit dans l'absence de son cher époux. D. Denys qui l'aimoit avec toute la tendresse d'un frere, ne manqua pas de l'aller voir sur le soir, pour lui faire compagnie selon sa coutume. Il se promena avec elle assez long-tems, l'entretenant de contes & de plaisanteries pour la divertir, & cajolant tour à tour certaines demoiselles suivan-

tes que la Princesse avoit toujours avec elle, & qu'elle affectionnoit beaucoup pour leur jeunesse & leur beauté. Sur les dix heures, ils se mirent à table. D. Denys avoit ce jour-là un habit assez semblable à celui queportoit d'ordinaire le Comte d'Oran, soit que cela fut arrivé par hazard, soit que le Comte eut ordre de la Marquise de s'habiller à peu prés comme Denys, à qui d'ailleurs, comme j'ai dit, il ressembloit pour la taille, & même

un peu pour les traits du visage.

Il étoit déja un peu tard, & la conversation ayant été agréable, on étoit demeuré à table assez long-tems, lorsqu'un page entra, pour annoncer qu'un valet de pié du Roi demandoit à parler à la Princesse. C'étoit D. Juan déguisé, que ni la Princesse ni D. Denys ne reconnurent point. D. Juan ne reconnut point non plus D. Denys qui avoit le dos tourné à la porte, & qui d'ailleurs

avoit

avoit l'apparence du Comte d'Oran. D. Juan tira tout à coup son poignard, & se jetta en furieux sur son frere, qu'il perça de deux coups, & en même tems il plongea le même fer teint du sang de D. Denys dans le sein de la Princesse. D. Denys tout percé qu'il étoit, courut à son épée, & la passa dans le corps du furieux D. Juan, qu'il prit alors pour un cruel émissaire de Eleonor. Ils tomberent en même tems tous trois baignez de leur sang.

Cette horrible action se passa en un moment. Cependant tous les Officiers du Château acoururent, ils désarmerent D. Juan, & étoient prêts de le massacrer. Mais quelle surprise pour eux, quand ils le reconnurent; ah mon frere, dit D. Denys, est-il possible que ce soit vous? Que vous ai-je fait pour venir de si loin m'assassiner? Que vous a fait la Princesse pour la poignarder? Et en disant ces mots il expira. Malheureux que je suis! s'écria D.

Juan ; helas ! j'ai crû trop legerement des ſoupçons injuſtes, j'ai déferé follement à des rapports infideles; on m'a trahi, en me faiſant accroire que mon épouſe me trahiſſoit. J'ouvre les yeux, & vois l'artifice de la cruelle Eleonor. Rolinde étoit preſente, & faiſoit ſemblant de pleurer amérement; D. Juan l'apperçut : c'eſt toi, malheureuſe, lui dit-il, qui par tes affreux menſonges m'a fait commettre le plus énorme des crimes ; confeſſe haute-

ment la verité, & dis-moi ſi ce n'eſt pas la deteſtable Eleonor qui t'a fait parler. Il faut que tu périſſe ; péris du moins en rendant juſtice à la vertu. Oüi, Prince, répondit Rolinde pâle & tremblante, c'eſt par l'ordre de la Marquiſe d'Acunha, que je vous ai tenu ce matin un diſcours trompeur. La Princeſſe eſt innocente, c'eſt moi qui ſuis coupable. Elle prit en même tems le poignard de D. Juan qui étoit ſur la table, & ſe le plongea dans le ſein.

Cependant la Princesse étoit entre les bras de ses femmes qui tâchoient d'arrêter le sang qu'elle perdoit en abondance. D. Juan se fit porter à ses pieds ; & mêlant ses larmes avec le sang de sa malheureuse Epouse : Madame, lui dit-il, il est inutile de vous demander pardon. Il n'en est point pour le crime énorme que je viens de commettre. Mon désespoir est de ne le pouvoir expier en mourant à vos genoux. Seigneur, répondit la Prin-

cesse d'une voix basse & languissante, je suis la victime de votre erreur, & non de votre haine; vivez, je meurs contente. Je vous pardonne un transport violent né d'un excès d'amour. C'est Eleonor, & non pas vous qui causez ma mort. Au reste, je vous jure en presence du Dieu qui m'entend, & qui va me juger, que je n'ai jamais aimé que vous. En disant ces mots, elle perdit connoissance, & rendit son dernier soûpir.

Les Chirurgiens arriverent alors, & visiterent la playe de D. Juan, qui fut jugée très-dangereuse. Helas! s'écria-t-il, serai-je encore assez heureux dans mon malheur, pour ne point survivre à mon épouse, & à mon frere que j'ai indignement assassinés. Pourrai-je soûtenir la lumiere du jour, après une action si barbare. Je me fais horreur à moi-même, & j'ai honte de respirer encore. Une foule de domestiques, & d'Officiers baignez de

larmes environnoient le Prince qui étoit tout couvert de sang. On n'entendoit que gémissemens dans tous les appartemens du Château. Ceux qui étoient autour de leur Maître, le regardoient tristement, & observoient un morne silence. L'horreur & la pitié étoient peintes sur leur visage; un si affreux évenement les avoit abbatus & troublez. Pouvez-vous, mes amis, leur dit le Prince, souffrir la vûë d'un monstre feroce! Pouvez-vous en-

core vous interesser à ma vie? Cependant les Chirurgiens lavoient la plaïe, tâchoient d'arrêter le sang, & préparoient des plumasseaux. Il est inutile, dit D. Juan, de vouloir panser ma plaïe; quand vous la gueririez, vous ne gueririez point ma douleur. C'est d'elle que j'attens la mort, & non de ma blessure; mais déja je sens mes forces s'affoiblir, & j'espere bientôt suivre ceux que ma fureur vient d'immoler. En disant ces paroles il expira.

La nouvelle de cette sanglante Tragedie fut bien-tôt sçue de tout le monde, & répandit la terreur & la consterna-tion dans toute l'Espagne. Un forfait si horrible & si inoüi commis par un Prince vertueux, & sa-ge, fit trembler tous les gens de bien. Le Roi en fut tres touché; il pleura amérement la mort de ses deux freres, & re-gretta la Princesse. La Mar-quise d'Acunha fit aus-si semblant d'en être af-fligée, mais dans le fonds

de ſon cœur elle triomphoit. Elle étoit néanmoins chagrine, que Rolinde eut parlé en mourant, mais elle crut ſe laver, en la déſavoüant, & en faiſant paſſer ſa dépoſition pour l'effet d'un cerveau troublé du ſpectacle ſanglant qui étoit devant ſes yeux.

Cependant le Grand-Maître des Chevaliers d'Anis arriva quelques mois après à Liſbonne, après avoir garni les places de la frontiere, & mis ſes troupes en quar-

tier d'hyver. Plein d'un vif ressentiment contre la Marquise, qu'il regardoit comme l'auteur de la mort de ses freres, il s'emporta un jour contre elle, & s'abandonnant à sa fureur, il la menaça de la poignarder. Elle s'en plaignit au Roi, qui voulut le faire arrêter ; mais il se sauva en Castille, où il fut obligé de passer plusieurs années.

Eleonor n'ayant plus d'obstacles à son ambition, fut enfin au bout de quelque tems déclarée

Reine de Portugal ; elle eut du Roi une fille, laquelle fut mariée à Jean Roi de Castille après la mort de Ferdinand. Le Grand-Maître revint alors en Portugal, & ayant soulevé en sa faveur la plus grande partie de la Noblesse, il entra dans le Palais à la tête de plusieurs Gentils-hommes, & poignarda de sa main le Comte de Barcellos oncle de la Reine, qui avoit été l'auteur de son éxil, & qu'il regardoit comme son ennemi capital. Il

chercha la Reine pour lui faire le même traitement, mais elle s'étoit sauvée heureusement. Elle se retira depuis en Castille, auprès de la Reine sa fille. Son humeur inquiete, ses intrigues continuelles, & ses hauteurs la rendirent odieuse au Roi Jean, qui la mit en prison pour le reste de ses jours. Elle mourut livrée à ses remords, & à l'horreur de toute l'Europe. Le Roi de Castille gendre du feu Roi de Portugal avoit voulu succeder à la cou-

ronne de ſon beau-pere, au préjudice de D. Juan Grand-maître d'Anis, fils naturel de D. Pedre, & frere du feu Roi; mais celui-ci ayant remporté pluſieurs victoires, ſecondé d'Alvare Pereiro, chef de l'illuſtre Maiſon de Bragance, il fut reconnu de tous les peuples pour Roi de Portugal, & regna paiſiblement juſqu'à ſa mort.

FIN.

